L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 FEVRIER 1890. 63ème Année

On/eur & Domat.
Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, aux les prix suivants.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 50

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 10 FEVRIER 1890.

VENTES DE CE JOUR.

Par D. E. Morphy, à son magasin, No 41 rue Bienville, un grand et bel assortiment de Bijoux.

La situation en Allemagne.

"On demande une plate-forme électorale!" disent les journaux allemands d'opposition. "On cherche un spécific électoral!" dit plus ironiquement encore le journal de combat des progressistes. Jusqu'à présent—d'après les journaux de Paris, du 21 janvier—les partis gouvernementaux n'ont trouvé ni la plate-forme ni le spectre.

Les conservateurs-libres viennent de lancer leur manifeste électoral. Entre le réactionnarisme des conservateurs purs et le pseudo-libéralisme des nationaux-libéraux, leur programme exprime assez bien l'opinion moyenne des gouvernementaux, d'autant que le *cartel* qui réunit les trois fractions les astreint à un langage à peu près identique. Or, la seule impression que puisse donner à l'électeur l'exposé des conservateurs-libres est celle de la gêne et d'un vague menaçant. Le programme a l'air d'y border toutes les questions politiques et sociales du moment; sur aucune il ne propose de solution qui ne double matière à quelque chicanerie. Rappeler que le parti de l'empire allemand a suivi avec défaillance la politique nationale des empereurs et qu'il est prêt à la suivre jusqu'au bout, ce n'est pas dire grand'chose et l'électeur allemand a le droit de demander quel sera ce bout.

La suite est elle plus instructive? "Notre sécurité vis à vis de l'étranger, dit le manifeste, et le maintien de la paix de l'Europe reposent sur la force militaire de l'Allemagne. Nous continuerons à appuyer le développement de nos forces armées de terre et de mer." Cela signifie que le parti de l'empire ne marchandera pas les crédits que pourra demander le gouvernement impérial, malgré la promesse trop obligée pour être prise au pied de la lettre "d'observer les limites d'une sage économie".

Le parti des conservateurs-libres s'engage encore à accorder toute sa sollicitude à l'agriculture, c'est-à-dire, en style non électoral, à augmenter les droits sur les grains et autres denrées de première nécessité. Les contribuables de consommation qui sont le monde se trouvent peut-être ces engagements bien peu engageants. En poursuivant leur lecture, ils tomberont sur le mot de "nouveaux impôts devenus nécessaires" et apprendront qu'il faut aviser aux moyens définitifs de "protéger les faibles et l'indemnité arrêtée par le socialisme d'Etat, ainsi que d'augmenter les appointements des fonctionnaires. Les conservateurs libres tentent de les rassurer en disant que les nouveaux impôts pour les nécessités susdites "devront être trouvés sans charges nouvelles pour les classes inférieures et les classes pauvres". Fort bien; mais comment? Par "un appel plus vigoureux aux capitaux mobiles". Le populaire s'en accommodera peut être, mais comme les conservateurs-libres n'ont pas cette candide, bonne *espèce bienveillance* est en pure perte, et c'est la bourgeoisie plus ou moins spéculante qu'on risque d'effrayer.

Ce manifeste électoral qui fait écho, sur la fin, au récent discours du trône qui approuvait les mesures ébranlantes "contre l'excès d'une agitation grévicole sans scrupule", ce manifeste, disons-nous, est un tableau fidèle de l'état d'esprit négatif des partis gouvernementaux, qui ne savent pas d'eux-mêmes trouver une parole vraiment électorale, et le grand mouvement des faits d'ordre social qui les frappe l'imagination et enlève les votes, ne leur souffle pas un mot nouveau. Or, jusqu'ici, il a gardé le silence.

L'état de l'Europe ne permet pas de remettre en scène avec quelques chances de succès le péril étranger. La plate-forme du péril ultramontain est un peu trop fâcheux pour plaire, loin de l'évêque, on ne s'efforce pas de le plonger plus profondément encore dans l'oubli où sont tombés les disgraciés du *Kulturkampf*. Le grand œuvre des réformes sociales par l'empire est presque épuisé. Le politique colonial rencontre fréquemment des gros bataillons électoraux et le chancelier lui même n'a pas cette foi sincère d'un *conquistador* africain. Que dire alors? Quelle apparence jeter à l'imagination populaire ou quelle crainte? C'est dur, à la longue, d'improviser des mots qui s'adressent réellement aux sentiments et aux passions du moment. Va-t-il falloir évoquer le spectre révolutionnaire?

"On serait tenté de le croire—dit le *Temps*—à voir l'empressement avec lequel les journaux officieux enregistrent les bruits fâcheux qui viennent des bassins de Westphalie et de la Sarre, et les crèvres du jour des réunions ouvrières où les questions des salaires et les énormes augmentations demandées se mêlent au hasard des discours à des appels à l'action et à des déclamations de toute socialisme. Il y a là un beau visible de faire marcher le spectre rouge. Mais les socialistes, qui, de leur côté, s'agitent au grand jour avec plus de décision que de confiance que jamais, ont leurs portes parmi les autorisés, qui semblent bien soucieux de ne pas laisser s'établir l'équivoque. La séance prochaine, les députés Singer et Liebknecht, ont deux deux réunions dans la quatrième et la cinquième circonscription de Berlin où ils sont candidats et, avec une parfaite netteté de langage qui allait parfois jusqu'à l'emploi des mêmes formules, ils ont fixé nettement, avec plus de plus, le terrain d'action du socialisme et les moyens de propagande qu'il admet. Guerre aux paillards du mal social! Assistance ouvrières par l'Etat, politique protectionniste, droits sur les grains qui n'aboutissent qu'au renchérissement; mais guerre absolument légale par des voies toutes pacifiques. "Par l'institution d'un état social raisonnable, dit M. Liebknecht, nous voulons justement prévenir une révolution sanglante." Après ces déclarations qui, d'ailleurs, ne sont pas nouvelles et auxquelles répond toute la tactique du parti socialiste d'agitation devant les yeux du *Simmrich*, si crédule qu'on le suppose, l'épouvantail du drapeau rouge."

Prévoyance:

Un jeune homme prome une jeune Bonnonienne de l'accepter pour mari.

—Je ne marierai jamais, répond la jeune vierge.

—Et pourquoi?

—Je n'aime pas les procès en divorce.

X... rentre chez lui à l'improviste et surprend son domestique Calino buvant un gentil même de la bouteille:

—Je vous y prends cette fois; vous n'allez pas nier, je l'espère!

—Oh! monsieur, répond naïvement Calino, c'était pour rétrécir un grain de plomb qui était au fond.

Un mot de Moltonnier:

Un jour de l'été dernier, comme il se promenait dans la campagne, il avise un peintre amateur en train de croquer un point de vue, et il a la curiosité de s'approcher pour examiner son tableau.

Le peintre, un affreux barbouilleur, enchanté de cette marque d'attention à laquelle il était sans doute pas habitué, interpelle le promeneur:

—Eh bien, monsieur, vous paraissez un connaisseur. Est-ce mon œuvre qui vous a touché, hein? Qu'en dites-vous?

—Ce que j'en dis? réplique Moltonnier avec un sourire énigmatique. C'est que je serais absolument incapable d'en faire autant.

FEUILLETON.

SŒUR JULIE.

PAR

ELIE BERTHET.

I.

LA GARDE-MALADE.

Dans le joli bourg de Ville-d'Avray, si cher aux Parisiens, existe un nombre incroyable de villas, les unes modestes et riantes, les autres vastes et prétentieuses mais où l'on jouit pleinement du grand air, du soleil et des fleurs, toutes choses assez rares à quelques kilomètres plus loin. C'est à Ville-d'Avray, dans une des interminables avenues, habitées naguère par Balzac et par Gambetta, que s'élève la maison de campagne où vont se dérouler les événements de ce récit.

Cette maison n'était ni des plus grandes ni des plus ornées. Elle consistait en un bâtiment d'apparence bourgeoise, ayant pour dépendances un jardin et une terrasse, avec quelques massifs d'arbres toujours verts. L'accès ne devait pas en être facile à ces dévaliseurs, si redoutés des propriétaires aux environs de Paris. Des murs hauts et solides l'entouraient, tandis que des artichauts de fer, à peine dissimulés par des vignes vierges et des clématites, opposaient un obstacle infranchissable aux malfaiteurs.

Elle n'était pas, du reste, occupée seulement pendant la belle saison, comme la plupart des autres villas environnantes. Quoique l'on fût à la fin d'octobre, ces maîtres ne paraissaient nullement songer à l'abandonner encore. Les volets des fenêtres étaient ouverts; les cheminées lançaient leurs filets de fumée vers le ciel, et on entendait à l'intérieur ce frémissement qui annonce des habitants nombreux.

Le jour dont nous parlons, vers les deux heures de l'après-midi, un modeste et léger véhicule, moitié tilbury, moitié cabriolet, sorte de siège roulant, stationnait devant la porte de la villa, sous la garde d'un jeune garçon du pays. Cet "équipage" était bien connu comme appartenant au docteur Gendreau, un des meilleurs médecins de Sèvres, qui, depuis deux jours, traitait pour une maladie dangereuse le maître de la maison.

Dans une sorte de salon au premier étage, se tenait aux écoutes une grosse femme, aux traits vulgaires, ayant l'apparence d'une gouvernante. Ses regards se portaient anxieusement vers une porte entr'ouverte, qui donnait dans la chambre du malade, chambre d'où sortait au faible murmure de voix, mêlé de gémissements. Un motif quelconque empêchait sans doute la gouvernante d'approcher pour entendre ce qui s'y passait, et elle demeurait assise près de la fenêtre, quoique son anxiété parût s'accroître de minute en minute.

Bientôt, un pas vif résonna sur le plancher sans tapis, et le docteur sortit d'un air préoccupé.

Il n'avait pas plus de trente-six ans, et son visage, encadré de favoris blonds, offrait une expression de franchise et d'intelligence. Ancien interne des hôpitaux, il jouissait déjà d'une belle réputation médicale, et on assurait qu'il ne comptait pas exercer longtemps son savoir dans la banlieue parisienne, mais qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, être appelé sur un théâtre plus digne de son mérite.

Il avança vers la gouvernante, qui s'était levée avec empressement, dès qu'il avait paru.

—On a fait prendre de l'acide phénique chez le pharmacien, n'est-ce pas, mademoiselle Claudine, dit-il à demi-voix; apportez-moi le flacon avec une cuvette d'eau et du linge.

Claudine avait prévu cet ordre, car elle montra sur la table le flacon d'acide, la cuvette d'eau et le linge tout préparés.

Gendreau se lava soigneusement les filigrane et les mains.

—Vous allez mettre de cette eau phéniquée dans toutes les pièces de l'appartement, reprit-il, et chaque personne qui approchera du malade devra, aussi souvent que possible, en faire des ablutions comme vous venez de voir.

—Ainsi donc, monsieur le docteur, demanda la gouvernante terrifiée, il est bien vrai que la maladie de monsieur est contagieuse?

—Peut-être.. Maintenant, donnez-moi de quoi écrire, je vais rédiger mon ordonnance.

Claudine se hâta d'étaler sur la table ce que réclamait Gendreau. Tout en écrivant, celui-ci demanda encore:

—Le malade, M. Deleuze, a-t-il une famille?

—Oui.. non.. A vrai dire, il lui reste quelques parents en province, mais il les a perdus de vue depuis longtemps. Il n'a pas les Paris qu'un neveu, M. Edgard Morin, un garçon fort gentil, qui est employé dans une grande administration. C'est son plus proche parent et son principal héritier, car monsieur n'a jamais été marié.. Par malheur, l'oncle et le neveu sont en brouille, à cause de certaines fredaines de jeunesse, et Monsieur ne veut plus le voir..... Ce pauvre Edgard vient pourtant quelquefois encore s'informer de la santé de son oncle, mais nous avons ordre de ne pas le laisser entrer, et si mon maître le voyait..... Tout de même, il n'ignore pas que M. Deleuze est malade, et il se pourrait bien qu'il arrivât d'un moment à l'autre par le chemin de fer.

—Qu'il vienne ou non, ma chère, il faut le prévenir dans le plus bref délai; et M. Deleuze a des dispositions à prendre.... Savez-vous si votre maître a fait un testament?

—Je ne crois pas.... Ça lui est désagréable de penser à la mort et de disposer de ses grands biens en faveur des autres.... Cependant, ajouta Claudine en baissant la voix, il m'a fait "un papier" pour dire qu'il me donnait douze cents francs de rente, après lui.... Je montrerai ce papier quand on voudra.

—Cela ne me regarde pas, reprit Gendreau qui continuait d'écrire; j'ai du vous avertir; à votre tour, avertissez qui de droit.

Il acheva son ordonnance et signa.

—Cette maladie est donc bien grave? demanda Claudine.

—Si grave que je conserve peu d'espoir.... Il s'agit, poursuivit le docteur oubliant peut être à qui il parlait, d'un cas rare, d'une complication bizarre.... J'attends, pour ce soir ou pour la nuit prochaine, une crise terrible, et je vais essayer de la combattre par tous les moyens que la science fournit.... Je remettrai moi-même mon ordonnance au pharmacien, en même temps que je lui ferai des recommandations verbales.... Appelez la garde-malade, afin que je lui explique comment elle devra s'y prendre, quand la crise se produira.

Il ne fut pas besoin d'appeler la garde-malade, car, à vrai dire, elle écoutait derrière la porte, comme avait fait Claudine de son côté, et elle sortit tout à coup de la chambre. C'était encore une grosse femme d'une cinquantaine d'années, au visage enluminé, et dont la mise avait la négligence assez ordinaire chez les gardes malades dans l'exercice de leurs fonctions. Elle s'avança, les lèvres pincées, le sourcil froncé, comme si elle contenait une violente colère.

Gendreau lui expliqua minutieusement ce qu'elle aurait à faire si un violent accès de fièvre se déclarait ainsi qu'on avait lieu de le craindre. Tant que l'accès durerait, il fallait administrer au malade, de quart d'heure en quart d'heure, une cuillerée d'une potion que l'on allait apporter; pas une minute plus tôt ou plus tard, vu que la moindre inadvertance pouvait avoir des conséquences redoutables. Pas plus.....

La garde ne lui laissa pas le temps d'achever.

—Inutile d'en dire si long, monsieur, interrompit-elle; vous conterez tout ça à la personne qui va me remplacer, car, moi, je file à l'instant même.... J'en ai assez de cette baraque, où l'on meurt de faim.. et de soif!.. Je pars que je vous dis.. Vous, mamzelle Claudine, puisque c'est vous qui menez la maison, payez moi vite ce qui me revient.. Deux journées et deux nuits à vingt francs chaque.. Je ne fridirai pas chez vous.. Je ne demande que le temps de remettre mes bottines et mon chapeau.....

Le docteur et Claudine étaient stupéfaits.

—A qui en avez-vous donc, mère Sergent? demanda Gendreau à la garde avec sévérité; savez-vous que cet n'est pas bons? Abandonner votre malade, avant qu'on ait pu vous remplacer! c'est comme un soldat qui déserte avant la bataille!

—Ma foi! écoutez donc, monsieur le docteur, réplique la garde agressive, on a de la famille et on ne se soucie pas de risquer sa peau pour quelqu'un d'aussi difficile et aussi.... ladre! Oseriez dire un peu que cette maladie (dont le vieux ne se guérira jamais, j'en réponds bien!) que cette maladie n'est pas de celles qui "se prennent"? Ne vous ai-je pas entendu tout à l'heure chanter votre ritournelle sur l'acide *phénic*?.... Nous savons de quoi il retourne, voyez-vous; et je n'entends pas laisser mes os ici; mon mari et mes enfants ne seraient pas consolés.

—Je ne saurais affirmer que la maladie n'est pas contagieuse; mais j'espère qu'en ne négligeant pas certaines précautions.....

—Suffit.... J'ai de la méfiance et j'aime mieux m'en aller.... quand on m'aura payé ce que l'on me doit.

Tout en parlant, elle avait fait ses préparatifs de toilette et s'était armée d'un vieux cabas, dont elle ne se séparait jamais.

Claudine semblait être dans une cruelle perplexité.

—Voyons! mère Sergent, dit-elle, vous n'allez pas nous jouer ce mauvais tour?.... Attendez au moins jusqu'à demain matin!

—Plus souvent!.... Quelqu'un de la famille du jardinier, qui habite en bas, ne peut-il vous aider?

—L'homme va en journée, et la femme n'entend rien à soigner les malades.... Quant à leur garçon, j'en ai besoin pour les courses.

—Alors, pourquoi ne soignez vous pas vous-même votre maître? Il me semble que vous êtes payée pour ça.. Le vieux ladre ne vous a-t-il pas fait un *papier* de douze cents francs de rente? A la vérité, ça serait dur pour une rentière de prendre une maladie mortelle.... Enfin, arrangez-vous!.... Seulement, est-ce qu'on ne va pas me payer à la fin des fins?

—Puisqu'il en est ainsi, s'écria la gouvernante indignée, voilà ce qui vous revient.. et débarrassez-nous de votre présence.

—A la bonne heure; maintenant, bonsoir! et préservez-vous du mauvais air.. si vous pouvez. Pour moi, je sens un frisson, comme si j'avais pris cette méchante fièvre.

Elle saisit le flacon d'acide *phénic*, resté sur la table, et en inonda ses vêtements; puis elle sortit sans écouter le médecin qui lui reprochait sa conduite.

Gendreau, voyant l'embarras où se trouvait la gouvernante, lui proposa, en passant à Sèvres, de s'adresser à la sœur de charité qu'il connaissait, et de lui demander une infirmière, religieuse ou laïque, en remplacement de la mère Sergent. Claudine accepta sans hésiter cette proposition.

—Oui, oui, faites cela, mon bon monsieur, réplique-t-elle; mais il s'agit d'une de ces sœurs qui gardent les malades, voudra-t-elle venir?

—Bah! je ne parlerai que de vous..... et ce sera à vous de la décider.

En ce moment, un timbre sonna dans l'intérieur de la chambre; c'était le maître qui appelait.

—On y va! cria Claudine.

Elle ajouta, en s'adressant à Gendreau:

—Ne perdez pas de temps, monsieur le docteur, je vous en conjure....

—Je n'aurai garde d'en perdre, car le malade va avoir besoin des soins les plus dévoués et les plus intelligents...Je reviendrai ce soir donner mes dernières instructions....Mais, entrez vite, ma chère; M. Deleuze n'a plus de somnolence, ce qui annonce peut-être le commencement de l'accès.... Il moindre impatience, la moindre émotion peuvent lui être funestes.

Le timbre accélérait ses battements dans la pièce voisine, en même temps qu'une voix, forte encore, appelait du ton de la colère.

Gendreau sorti, Claudine imbiba ses vêtements d'acide phénique, ainsi qu'avait fait la garde, et se décida à pénétrer chez le malade.

II

ONCLE ET NEVEU.

La chambre du maître de la villa était assez spacieuse et garnie de meubles confortables, mais flétris et surannés. On y remarquait surtout un luxe et une solidité de fenêtres, qui consistait dans d'y soutenir un siège en regle. Les volets des fenêtres étaient doublés de tôle; les portes munies de verrous et de chaînes, capables de résister aux plus sérieuses attaques. A la vérité, ces précautions n'étaient pas inutiles dans cette maison isolée. Au fond de l'alcôve, de épais rideaux, on entrevoyait un immense coffre-fort en fonte, fermé de serrures à combinaisons. Deux gros revolvers, évidemment chargés, étaient suspendus au mur, à portée de la personne couchée dans le lit de fer.

Cette personne était un grand vieillard à face blême, aux joues creuses, dont la barbe blanche et les cheveux blancs en désordre se hérissaient sur l'oreiller. Il avait déjà l'aspect d'un cadavre; toute la vie semblait s'être réfugiée dans ses yeux, d'un éclat et d'une acuité extraordinaires. Il tenait entre ses doigts crispés le timbre qu'il avait saisi sur la table voisine et qui s'était brisé par la violence de ses mouvements.

A la vue de Claudine, il se répandit en imprécations:

—Que se passe-t-il donc? demanda-t-il d'une voix rauque, va-t-on m'abandonner? Me croit-on mort déjà! Il n'en est rien, et on le verra bientôt!.. On tourne, on rôde sans s'inquiéter de moi.. on me pille, on me vole.. mais je ne rendrai compte quand je serai sur pied.. que diable faisiez-vous, Claudine? et cette sotte pécore de garde, où est-elle?

Claudine, tout en larmes, annonça que le garde, effrayé de la responsabilité qui allait peser sur elle, avait absolument voulu partir.

M. Deleuze parut plus surpris que fâché de cette nouvelle.

—Ma foi, tant mieux! reprit-il un peu radouci; c'était une fainéante, une ivrognesse, qui passait son temps à siroter du cognac, du café et à dormir dans un fauteuil. Il faut la demander deux fois.... D'ailleurs, sait-on d'où sortent ces femmes-là et si ce ne sont pas des coquines?.... Avez-vous songé à la remplacer?

Le gouvernante lui apprit comment, par l'intermédiaire du docteur, elle espérait qu'on allait lui envoyer une de ces sœurs gardes-malades, dont il existe à Paris plusieurs communautés.

—Un religieuse! grommela Deleuze; un diable! Elle va me tourmenter avec ses mômeries....n'importe! Je la rembarrerai.... Et puis, les sœurs ne sont ni exigeantes ni voleuses.... Sans compter qu'elles coûtent moins cher que les autres.... Mais êtes-vous sûre qu'il en viendra une?

—Qui le sait?..... Peut-être quand on lui dira.....alors, sainte Vierge! comment ferons-nous?

—Parbleu! ma chère, vous me soignerez seule.... N'avez-vous pas déjà reçu votre récompense?

Toutefois, cette allusion aux douze cents francs de rente, accordés précédemment, parut rappeler au malade l'intérêt que la gouvernante pouvait avoir à sa mort immédiate, et son visage se rembrunit.

—C'est que je n'en peux plus, monsieur, réplique Claudine d'un ton lamentable; songez donc! depuis deux nuits je n'ai pas fermé l'œil, et je reste toute la journée sur pied pour diriger la maison, fournir ce qui est nécessaire.

M. Deleuze lui lança encore un regard de défiance; mais cette agitation semblait l'avoir épuisé.

—Bah! la "sœur" viendra! murmura-t-il.

Et il tomba dans une sorte de torpeur.

Claudine, le croyant endormi, allait regagner prudemment la première pièce, quand une sonnette tinta à la porte d'entrée de la maison.

Le malade rouvrit brusquement les yeux.

—Qu'est-ce encore demanda-t-il.

—Je l'ignore; la jardinière et ses enfants sont en bas pour répondre.... Ce ne peut être déjà la "sœur"; à moins que ce ne soit le garçon du pharmacien qui apporte votre potion....

Quel que fût le visiteur, on parlementait en bas avec vivacité; bientôt des pas se firent entendre dans l'escalier.

—Tonnerre! qui entre ainsi chez moi? reprit M. Deleuze, allait voir, Claudine.... on sait bien que je ne reçois personne!

La gouvernante courut à la salle voisine, où bientôt le bruit de voix reprit sur nouveaux frais. Comme le malade ne distinguait aucune parole, il fut pris d'un accès d'impatience et s'écria:

—Ah ça! va-t-on me ficher la paix? Un beau garçon de vingt-cinq ans environ, à figure douce et intelligente, simplement mais convenablement mis, se précipita dans la chambre, pendant que Claudine et la jardinière s'arrêtaient sur le seuil de la porte.

—C'est moi, mon oncle, s'écria-t-il d'un ton respectueux, pardonnez-moi si je force la consigne, mais on m'assure que votre maladie s'est aggravée et vous me permettrez bien de vous donner mes soins, comme votre aimé le plus sûr.... Il paraît que la garde-malade vous a quitté; si vous y consentez, je passerai la nuit auprès de vous....

M. Deleuze, en reconnaissant son neveu Edgard Morin, s'était soulevé sur le coude et le foudroyait du regard.

—Toi, vaurien, chenapan! interrompit-il, qui t'a appelé? Que me veux-tu? On n'a pas besoin de tes services; va-t'en!.. Sans doute, tu viens voir si je suis déjà mort? Il n'en est rien, et j'aurai le temps de faire un testament pour que tu ne tires pas un sou de moi..... Vous, Claudine, continua-t-il en s'adressant à la gouvernante, vous manderez demain M. X***, le notaire de Sèvres, afin qu'il rédige l'acte de mes dernières volontés.... Je donnerai mon bien à qui je voudrai.... Cela ne regarde personne.... Maintenant, décampe, continua-t-il en s'adressant vers Edgard; je te répète qu'on n'a pas besoin de toi ici.... à moins que tu ne sois venu pour me mettre en rage et accélérer ma fin!

Il retomba sur son oreiller, tonnant et râlant de colère.

Le pauvre Edgard, bien qu'il connût les sentiments hostiles de Deleuze envers lui, ne s'attendait pas à ce déchaînement de fureur et restait consterné.

—Mon oncle, dit-il, les larmes aux yeux, vous ferez de votre fortune l'usage qu'il vous plaira; mais si je vraiment mérité cette réception cruelle, lorsque je viens humblement vous offrir mes services, dans la circonstance présente? N'exagérez-vous pas un peu mes torts? Quand, après la mort de ma pauvre mère, votre sœur, je suis arrivé à Paris, vous m'avez accueilli d'abord avec bonté; vous avez obtenu pour moi la modeste place qu'j'occupe.... Vous me traitiez bien alors et je croyais avoir gagné votre affection, lorsque j'ai eu le malheur de contracter des dettes, fort modiques pourtant, dont, par stupidité ou méchanceté, on est venu vous réclamer le paiement.. Vous vous êtes emporté; vous m'avez chassé de votre présence; n'était-ce pas bien de la sévérité pour des enfantillages? Aujourd'hui, mes anciens torts sont réparés et, si faibles que soient mes émoluments, je sais me suffire à moi-même.... Voyons, mon oncle, n'ai je pas assez expié ces peccadilles? Ne m'accorderez vous pas la permission de vous rétoigner l'affection, le dévouement que vous doit le fils de votre sœur?

Le langage plein de tact et mesuré parut produire quelque impression sur le vieux Deleuze. Néanmoins, un mauvais sentiment l'emporta sur la vellélité d'indulgence qui le gagnait peut-être.

—C'est bon, répliqua-t-il en détournant la tête; nous verrons plus tard.... Quand je serai guéri, je prendrai des renseignements, et si tu as dit vrai.... En attendant, les bons offices me sont inutiles et je t'en dispense.... Laisse-moi; nous nous retrouverons, s'il y a lieu!

Edgard ne bougea pas.

—Mon oncle, ne me repoussez pas, je vous en conjure! Je vous le demande au nom de ma pauvre mère, que vous aimait tant, quoique vous ayez peut-être été parfois bien dur pour elle aussi! Souffrez que je passe au moins cette nuit auprès de vous. Demain, s'il le faut, vous me renverrez.....

—Passer la nuit ici! s'écria le malade à qui l'obstination du jeune homme remettait tu y tiens, à ce qu'il paraît.... Mais moi, je n'y tiens pas.... Allons! pars et laisse moi en repos..... Ne vois-tu pas, ajouta-t-il avec violence, que tu m'agaces, que tu m'exaspères, que tu me tues?

Edgard voulut insister, mais Claudine et la jardinière entraînèrent dans la première pièce, où il y eut encore quelques pourparlers; puis le silence se rétablit.

Quand la gouvernante rentra, son maître, appuyé sur le coude, l'œil brillant, semblait écouter.

—Enfin, il est parti, n'est-ce pas? demanda-t-il.

—Oui, oui.... il le faut bien, puisque vous le chassez encore.... il nous eût pourtant été bien utile

—Etes-vous certaine qu'il n'a touché à rien depuis que je me suis assoupi?

—Oh! mon-sieur, quelle idée!

—Et mes clefs? où sont mes clefs?.... *Il n'y a pas* touché non plus, je pense?

—Qui donc songe à vos clefs? Elles sont sous votre traversin, comme à l'ordinaire.

Le vieillard s'assura qu'en effet le trousseau se trouvait à sa place habituelle et il retomba dans son accablement.

Deux heures se passèrent. M. Deleuze avait des intermittences de sommeil et d'agitation. Bientôt, sans doute, il délirerait et allait acquérir une intensité redoutable. Claudine, sitôt que son maître semblait plus calme, s'empressait d'aller s'inonder d'eau phéniquée. Elle voyait avec terreur le temps s'écouler, la nuit approcher; personne ne se présentait. Il deviendrait, à l'affronter seule les éventualités de la veillée.

Comme le jour tombait, la sonnette de la cour annonça enfin un visiteur. C'était le docteur Gendreau, qui venait donner ses dernières instructions. Il fut surpris qu'aucune garde n'eût été envoyée de l'hôpital de Sèvres, et surtout de son malade, dont l'état lui parut de plus en plus alarmant. Dans le salon, il essayait de relever le moral de Claudine, qui se désolait incapable de remplir des prescriptions multiples dont on voulait la charger, quand on nouvean coup de sonnette se fit entendre à la porte.

Cette fois, ce fut la jardinière qui entra, une bougie à la main, précédant une femme enveloppée dans une mante noire à capuchon. Cette femme était si bien cachée par ces amples vêtements que l'on n'avait seulement de sa tête un aperçu de bonnet de linge et une gaze servant de voile.

Elle s'avança d'un pas assuré et dit d'une voix harmonieuse:

—Mlle Claudine Leroux?

—C'est moi, mademoiselle.... ma sœur, réplique la gouvernante avec empressement; vous venez sans doute de la part de Mme la supérieure?.....

—Je viens de Paris et de ma communauté, d'où j'ai été appelée à Sèvres par dépêche télégraphique pour soigner une malade.... Ce n'est donc pas vous qui êtes la malade?

—Non.... je vais vous dire, ma sœur: c'est pour mon maître, un pauvre vieux monsieur.....

—En ce cas, reprit la femme vêtue de noir, il y a erreur sans doute.....Je ne suis pas autorisée à soigner une autre personne que celle dont on m'a remis l'adresse.... Excusez moi.

Et elle se disposa à se retirer. Claudine la retint vivement par sa manto.

—Oh! de grâce, ma sœur, dit elle, ne m'abandonnez pas.... Voici M. le docteur Gendreau qui vous expliquera combien il est important.... Est-ce parce qu'il s'agit d'un homme? A l'âge de mon pauvre maître.... Mais regardez-le donc, ajouta-t-elle en entr'ouvrant la porte de la chambre et en lui montrant Deleuze immobile, livide et déchaîné comme un mort.

—Il paraît très malade, en effet; mais les règlements de notre maison s'opposent.....

—Ou vous payera bien, interrompit Claudine avec vivacité; on payera tout ce que vous demanderez!

—Croit-on que nous remplissons notre office pour de l'argent? dit la religieuse, dont l'œil brilla sous son voile; nous cherchons notre récompense plus haut, et nous nous contentons, notre tâche accomplie, de ce que l'on veut bien donner à notre communauté....Adieu, mademoiselle.

Le docteur Gendreau jugea à propos d'intervenir à son tour.

—Ma sœur, dit-il, j'ai été longtemps interne des hôpitaux et je sais combien vos services peuvent nous être précieux. Réellement on est ici dans de cruels embarras, ce serait acte de charité.....

—Eh bien! demanda la sœur à demi vaincue, qui est le malade et quelle est sa position dans le monde?

—C'est un homme bien comme il faut, ma sœur, s'écria Claudine; c'est M. Deleuze.... le riche M. Deleuze, comme on l'appelle dans le pays....et peut-être bien qu'il possède des millions!

Le nom du malade avait fait visiblement tressaillir la religieuse. Elle se tut un moment et demanda enfin, d'une voix très altérée:

—Votre maître serait-il parent de M. Germain Deleuze, autrefois homme d'affaires et banquier dans le quartier de l'Observatoire, à Paris?

—C'est lui-même; depuis plusieurs années il a quitté les affaires et il est venu s'établir à Ville-d'Avray..... Ah ça! ma sœur, auriez-vous connu mon maître autrefois?

—Moi, non, répondit la religieuse dont le trouble semblait augmenter; et vous dites, poursuivit-elle lentement, que M. Deleuze est en danger de mort?

—Oui, ma sœur, reprit le médecin, et je tâche qu'il faudra remplir sauvée de lui est aussi difficile que périlleuse.

—Je reste donc, réplique la religieuse d'un ton ferme.

Un mouvement joyeux de tous les assistants accueillit cette décision.

La nouvelle garde s'empressa d'enlever sa grande mante et son voile, qu'elle jeta sur un meuble, et se montra en simple robe de laine et en fichu noir. Elle n'avait pas au cou, ostensiblement du moins, cette croix de bois ou de métal, à la ceinture ce chapelet volumineux que portent d'habitude les religieuses. Son apparence était celle d'une femme en deuil, que le devoir oblige à une vie active.

En revanche, rien n'égalait l'élégance, la pureté des traits qu'elle offrait aux regards. Elle semblait avoir vingt-deux ans au plus, et sans doute elle n'exerçait pas depuis longtemps la profession de garde-malade, car rien en elle ne trahissait encore cette anémie, cette pâleur que produisent chez ses pareilles les fatigues prolongées. Son visage, d'un ovale parfait, avait des joues rosées, une bouche fraîche, toujours prête à sourire; ses grands yeux bruns, pleins de douceur, pouvaient au besoin exprimer l'énergie et la volonté. Bien que son bonnet de linge les cachât soigneusement, on devinait, par-dessous, des cheveux abondants et bouclés. Suivant lui, le jeune homme devait se suffire avec ses humbles appointements; il lui avait même demandé plusieurs fois s'il n'avait pas des économies. Des économies, sur un traitement annuel de dix-huit cents francs! Et quand le pauvre garçon se plaignait de joindre difficilement les deux bouts, Deleuze s'emportait, le traitait de "vivieur", de "dissipateur", et alors il racontait longuement les privations qu'il s'imposait à lui-même pendant sa jeunesse, ses dîners économiques dans les gargotes des Halles, ses logements dans des mansardes à vingt-cinq francs par an, que sans je à cette énumération lamentable, Edgard aurait en beaucoup à dire, mais il avait la sagesse de se taire, et la bonne harmonie ne cessait de régner entre l'oncle et le neveu, quand un beau matin se produisit, comme l'on sait, une scène violente.

Ce qu'Edgard Morin n'avouait pas, c'est que son installation, les nécessités d'une tenue convenable, peut être aussi l'inexpérience d'un jeune provincial jeté brusquement au milieu du tourbillon parisien, avaient rapidement absorbé l'argent provenant de la succession de sa mère. Il n'y pratiquait dans une certaine mesure l'économie prêchée par son oncle, il s'était légèrement endetté..Oh! rien de grave; quelques centaines de francs seulement de déficit, et ce déficit pouvait être aisément comblé avec ses ressources ordinaires, si on lui accordait du temps. Mais le malheureux jeune homme était pressé, et sachant Edgard proche parent de l'archi-millionnaire de Ville-d'Avray, il avait trouvé tout simple de venir demander à Deleuze le paiement de sa créance.

De quelle colère fut saisi Deleuze, lorsque cette réclamation éclata comme une bombe dans sa morne demeure! Non seulement il ne paya pas, mais il chassa le créancier avec toutes sortes d'injures et de menaces. Quand Edgard se présenta, ignorant ce qui s'était passé, il l'accabla de reproches outrageants. Cette fois, le "dissipateur" était bien perdu; c'était un débauché, un mange-tout, un véritable malfaiteur dont la fin ne pouvait manquer d'être déplorable. Et il avait eu l'effronterie de se servir du nom honorable de son oncle pour faire des dupes, pour se livrer en liberté à ses déréglements! En vain le pauvre Edgard essaya-t-il de se disculper; il affirma, qu'il était vrai, qu'il n'avait jamais prononcé le nom de son parent devant le créancier; que la dette était minime, qu'il allait se mettre en mesure de la solder intégralement; Deleuze redoubla d'injures, s'emporta de plus en plus et finit, pour en finir, par mettre brutalement son neveu à la porte, en lui défendant de reparaître jamais devant lui.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis cette scène, et plusieurs fois, comme nous l'avions dit, Edgard s'était présenté à la villa, dans l'espoir que Deleuze serait devenu plus traitable. Il avait appris de sa mère à aimer et à respecter cet oncle, dont la prospérité assez peu honorable, était pourtant le seul mérite, et, d'ailleurs, il croyait lui devoir de la reconnaissance. Il s'efforça donc d'obtenir son pardon, et en cela il était aidé par la gouvernante Claudine, qui voyait avec inquiétude l'isolement dans lequel son maître vivait de plus en plus. Mais comment faire entendre raison à ce vieillard hargneux, despotique, méfiant, qui s'obstinait dans ses préventions? Quelques heures, afin qu'il fût si que, même en ce moment où il se trouvait peut-être à l'extrémité, il reposât sur les services de son jeune parent.

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que sœur Julie, avait commencé sa veille auprès du malade. La nuit était venue, du dehors, un calme profond régnait autour de la villa.

Tantôt assise, tantôt debout devant le lit, la religieuse s'acquittait de sa tâche avec ponctualité. Tous les quarts d'heure, à la minute fixée par le médecin, elle venait présenter une cuillerée de potion à Deleuze, qui buvait machinalement sans paraître songer à la personne qui le soignait, et qui, de son côté, s'efforçait de l'aide dans le cas possible d'un accès de frénésie.

Il fut donc entendu que le jardinier s'établirait dans le salon, où il pourrait dormir sur le canapé, et on se disposa à se retirer. Le docteur promit de revenir de grand matin pour savoir comment se serait passée la nuit, et Claudine, en gagnant sa chambre, annonça qu'elle s'empresserait d'accourir au premier appel.